

La Disparue du Chemin des Tourettes

Jean Ducreux

Label Editions RPF
Les Romans Policiers du Forez

Jean Ducreux est un écrivain membre de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques), de l'U.E.R.A. (Union des écrivains Rhône-Alpes Auvergne), du collectif lyonnais Ecriture Plurielle, et de l'association ligérienne « Mots et Couleurs de la Loire ».

Photo de couverture © José CASATEJADA

Création graphique © Ruxandra BESCIU

Du même auteur

Trilogie « Des Crimes & Des Routes »

Le Héros de la RD 311

T1, novembre 2017

Le Fantôme de l'A72

T2, novembre 2018

Autres romans

Pharaon 1923

Avril 2019

Ce récit est purement fictionnel. Toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ne saurait être que fortuite.

Editions RPF 2019 (1d)

© Jean Ducreux 2019

<http://www.ducreux.fr>

Merci à la Gendarmerie de la Loire :
Romain Pascal, Philippe Lacroix et Stéphane Gémén.

Merci au poète albanais Dan Bozhiani.

Merci aux Septentrionaux Jean-Frédéric
Axelsson et Peter Bratt. *Tack ska ni ha, grabbarna!*

Merci à mes vaillants primo-lecteurs pour toutes les
relectures et corrections : Catherine Froment, Christine
Ducreux, Françoise Ducreux, Henri Egéa, Jacqueline
Couturier, Louise Ducreux et Pauline Ducreux.

A ma mère, indomptable et brisée...

Si vous avez raté les TOMEs 1 et 2...

La série « Des Crimes & Des Routes » suit quatre personnages, deux hommes et deux femmes, tour à tour :

- Loubna Ammasri, trente ans, née de père algérien et de mère franco-comtoise, est belle, généreuse et très idéaliste. Elle a commencé sous les ordres de Colette, et travaille aujourd'hui à France 3 Lyon. Elle a eu des jumeaux de Marc Carvalet (tome 1), dont elle se considère symboliquement la veuve. Elle a été violée par Luc Carvalet, puis a rencontré Matthieu Carvalet dans le tome 2.
- Tad (Tadeusz) Wojciechowski, à l'aube de ses quarante ans, est un cordon bleu hors pair et un bon gendarme qui a un talent particulier avec les femmes. Il est le fils de Colette Peysson, née Slivovitz, et a vécu cinq ans avec Loubna Ammasri.
- Khaled ben Khaled, la quarantaine, maghrébin né en France, fin limier, gendarme écolo et un peu rebelle. Est marié à Fatima, infirmière, dont il a eu un fils prénommé Khaled, comme tous les mâles de sa lignée.
- Colette Peysson, quinquagénaire alerte, rédactrice en chef de La-Tribune-Le-Progrès Châteaueux, vit sa vie comme elle l'entend. C'est une maîtresse-femme très capricieuse.

En ce qui concerne les quatre frères Carvalet : Marc est mort en 2017, puis Luc en 2018. Restent en vie : Matthieu (Stockholm) et Jean (Poncins).

Quatre terroristes du *Fantôme de l'A72* sont encore vivants. Deux sont en prison ; deux sont libres : Jakub Shiraz et Alpatou Akhmatova Rakhimova.

Les histoires et trames des trois volumes sont totalement indépendantes. Les personnages vieillissent, se lient et se délient, ont des enfants, au gré de leurs destins respectifs, entre 2017 et 2019.

Bienvenue dans le Forez !

LOUBNA

Après avoir reçu confirmation de la disparition de Colette, Loubna Carvalet descendit Karlavägen depuis la station de métro de Stadion T-bana jusqu'à Humlegården – la double poussette brinquebalant devant elle – sans s'apercevoir une seule seconde qu'elle était suivie.

Une silhouette noire en burqa faisait mine d'inspecter chaque vitrine et ne la lâchait pas d'une semelle – mais à distance respectable, évitant soigneusement la foule des trottinettes et des vélos sur son chemin.

Quand Loubna passa enfin à hauteur des caméras de surveillance de l'Ambassade de France, sur Kommendörsgatan, sa poursuivante laissa brusquement échapper sa proie et tourna les talons dans l'autre sens.

Au coin de Sybillegatan, la terroriste Alpatou Akhmatova Rakhimova se débarrassa de son déguisement, révélant des mèches violettes dans sa tignasse de punk sur un perfecto noir flambant neuf. Elle fourra la burqa dans son sac Vuitton et saisit son téléphone portable. Ses yeux perçants n'étaient que menace.

.....

Loubna était arrivée à Stockholm à la fin octobre 2018, après avoir confié ses bébés aux grands-parents Ammasri, dans la banlieue de Lyon. Seule pour la première fois depuis de longs mois, elle avait profité de ces congés au Septentrion pour se laver la tête des épreuves traversées durant l'été, qui avaient été causées par un double-mètre ignoble que la presse avait surnommé « le Fantôme de l'A72 ». *Un rinçage de cerveau, oui.* Voilà ce dont elle avait besoin. L'empressement de

Matthieu Carvalet avait fait le reste et vaincu toutes ses résistances.

Loubna avait maintenant les cheveux taillés plus court, ce qui était selon elle le signe sûr d'une maturité effective, qu'elle appelait de ses vœux. *Je suis mère, je suis responsable, je suis maîtresse de moi.* Matthieu allait se charger de bouleverser toutes ses bonnes résolutions. Elle avait réservé sur la Lufthansa un vol de Lyon Satolas à Stockholm Arlanda avec escale à Munich. C'était un aller-retour d'une semaine. Pour voir. *Pour voir quoi ?* Pour une raison obscure elle avait choisi de porter les boucles d'oreille rondes en or qu'elle arborait lors de son premier rendez-vous avec Marc.

Quand elle avait aperçu, au sortir de la douane, le sourire rayonnant de son jumeau Matthieu, l'évidence de sa joie à la revoir, toute sa personne avait vacillé. Cet homme-là avait une aura considérable. Elle le connaissait à peine. Mais, d'une certaine manière, elle l'avait toujours connu. Ses vers la suivaient partout, la harcelaient. Il méritait bien le surnom de « poète » que lui avait donné Cajgfinger.

Au cours d'une visite impromptue à l'hôtel de ville de Stockholm, un bâtiment de brique rouge tout en angles au bord de l'eau, elle eut un étrange pressentiment, alors qu'elle avait le nez levé sur les nuages ronds et blancs volant au-dessus des falaises du quartier de Söder, de l'autre côté des flots calmes. Matthieu l'unijambiste s'était agenouillé très maladroitement devant elle. *Quelle drôle d'idée ?* Elle avait contemplé d'un air passablement inquiet son œil valide et le bandeau noir qui cachait l'autre partie de son visage. *Il était beau !* Puis elle était restée là, immobile, debout comme une biche prise dans les phares d'une automobile, alors qu'il lui passait au doigt une bague ornée d'un carat brillant comme tous les soleils. Elle en fut aveuglée. Ils étaient ressortis du salon ovale – célèbre pour ses cinq *gobeländer*, des tapisseries françaises austères – en tant que mari et femme.

Cela s'était passé tellement vite. Le seul défi avait été de trouver deux témoins pour cette affaire si rondement menée. Comme par magie, cependant, étaient apparues dans la salle deux personnes sommées pour l'occasion. Elle s'appelait Gunilla O'Sullivan, un beau brin de fille blonde – de père irlandais et de mère suédoise ; lui avait un nom plus exotique encore : Argavan Gasbarian, et un port de gorille. Argavan était le garde du corps de Matthieu et il ne le quittait pas d'une semelle. Comment Loubna avait-elle pu rater sa silhouette massive dans l'ombre de Matthieu depuis son arrivée en Suède ? Elle devina instantanément aux roucoulades des deux témoins qu'ils étaient amants. Qu'importe, grand bien leur fasse ! *Cela ne me regarde pas !*

Pour la première fois de sa vie, Loubna était mariée ! *Oui ! Et mariée deux fois le même jour !* Assise sur sa chaise du dix-septième siècle, Loubna avait un sourire béat, à entendre le *vigsselförare* officier en suédois, puis en anglais, deux langues qu'elle comprenait parfaitement.

C'était le romantisme dont Loubna avait toujours rêvé. Elle était sur un nuage. Pas de sexe avant le mariage, une cour réduite à son minimum et une nuit de noce qui avait été un feu d'artifice digne de tous les contes de fée – pour adultes consentants. En raison de la chute subite des températures extérieures ils durent se réfugier des journées entières sous la couette de Matthieu.

Loubna avait téléphoné à Colette pour lui annoncer la nouvelle le soir même du mariage. Ensuite à son père et à sa mère. Colette passait avant, c'était une évidence. Consciente qu'un tel événement ne pouvait faire l'objet d'un message sur répondeur, elle avait renoncé aussitôt après avoir constaté que Colette ne décrochait pas. Elle ne pouvait pas non plus en faire part à la rédaction de La Tribune Le Progrès à Châteaureux, ou bien à Bernard dans la Plaine. *Oh non, pas avant Colette !*

A l'issue de sa semaine de vacances, Matthieu l'avait raccompagnée à l'aéroport dans une voiture du corps diplomatique pilotée par Argavan. Le chauffeur était un officier G2, mais, contrairement à son supérieur, ses capacités physiques le désignaient à des activités plus mouvementées que les simples opérations du cycle renseignement, soit donc recueillir, traiter et diffuser de l'information au sein de l'état-major de l'antenne militaire française, dont le siège officiel se trouvait sur Kommendörsgatan, au même titre que le consulat et la chancellerie. Ce regroupement chaotique des services diplomatiques français avait été opéré pour des raisons de coût, mais aussi de sécurité. Seul l'ambassadeur avait conservé sa superbe résidence dans un hôtel particulier en haut de Narvavägen.

Matthieu s'était tourné vers elle, en disant simplement : « Arga, bouche-toi les oreilles ! ». Puis, calmement, il avait annoncé à Loubna : « Un poste de troisième attachée de presse va bientôt se créer à la chancellerie. Tu commences dans trois semaines, Madame Carvalet. » Cet homme-là était puissant : il créait le poste dont elle avait besoin d'un coup de baguette magique. La Mer Rouge s'ouvrait devant lui. *Et hop !* La chancellerie était pour ainsi dire l'état-major de l'ambassadeur et la plaque tournante de l'ensemble de sa mission diplomatique en terre étrangère. Elle regroupait conseillers, secrétaires et attachés de tous poils affectés aux services diplomatique, commercial, militaire, culturel, etc. Loubna lui avait dit qu'elle ne pouvait être une simple mère au foyer et qu'elle souhaitait continuer à travailler. En plus, il exauçait son vœu. « Et voici les passeports des petits, émis par la section consulaire ce matin. » La vie était extraordinairement simple avec Matthieu. Elle adorait aussi la façon tendre dont il parlait de ses neveux, les « petits » : comme s'il s'agissait de ses propres enfants. Tout cela était de fort bon augure.

- Enfin, Jean est en train de préparer ta moto pour un long voyage en bateau. Tu devrais la recevoir dans quelques mois, avant les beaux jours. Est-ce que mon épouse daignera m’emmener promener sur son tan-sad ?

Loubna avait ouvert grand la bouche et les yeux, tellement elle était surprise, puis avait sauté dans ses bras. C’était son plus beau cadeau ! Elle allait pouvoir faire des balades en Harley autour de Stockholm !

Arrivée à Lyon Saint-Ex, Loubna exultait. France 3 lui donnait un congé sans solde tout en la maintenant à ses poste et grade. Elle téléphona trois fois, six fois, dix fois à Colette Peysson sur son mobile. Puis elle laissa enfin un message, sa voix laissant transpirer son enthousiasme dans le vide du combiné. « Colette, je suis mariée. Je blague pas. Je le rejoins à Stockholm avec les petits ! On a le temps de se voir. Rappelle-moi ! » Elle lui fit ensuite un email racontant par le menu ce rêve éveillé qu’elle avait vécu, et termina simplement en lui donnant sa nouvelle adresse : « Loubna Carvalet, Attachée de Presse près l’Ambassade de France, Pressavdelningen, Kommendörsgatan 13, Box 5135, Stockholm 102 43, Suède ».

Trois jours après cette amorce elle recevait un email laconique : « Bravo ma fille ! Pas le temps. On en reparle. » Depuis, elle n’avait plus eu aucune nouvelle de Colette Peysson, sa deuxième maman.

.....

Une semaine plus tard Loubna était de retour en Suède avec sa progéniture, poursuivie par les premiers flocons de la saison. Elle prit peur : comment allait-elle passer son premier hiver chez les Svenssons (comme on dit les Dupont ou les Durand), avec des températures comprises entre moins dix et moins vingt ? Elle n’avait plus pensé à Colette. *Pas le temps non plus !* Elle était heureuse de se retrouver transportée

comme par magie dans un pays qu'elle affectionnait. Loubna avait appris le suédois à l'université Lyon 2, sous la férule de Frantz Simonet, un maître de conférences ami de son père. Simonet était un type formidable, un humaniste et un fin poète, un phare dans la tempête des années postadolescentes. Loubna avait adoré assister à ses cours en auditrice libre durant son cursus à Sciences Po. Le suédois était une langue facile, avec une grammaire plus simple que celle de l'anglais et le fond lexical de l'allemand (à quelques manipulations et conversions linguistiques près). Un été, Simonet l'avait même envoyée participer à un stage de langue à Grebbestad, un village sur la côte ouest, entre Göteborg et Oslo. L'Institut Suédois, qui dépensait des milliards de couronnes pour le rayonnement de sa culture, prenait tout en charge, à part le voyage. La nature était belle, en Suède, et tous ces rochers glabres ornés de runes avaient un charme désuet ; et ces maisons en bois et ces granges teintées de rouge nichées dans l'herbe verte, longue et drue ; et ce drapeau national bleu et jaune déployé partout ; et ces trois couronnes pour une seule monarchie ; et ces grands partis politiques colorés, engagés dans des alliances et coalitions toujours plus bancales, qui recréaient l'arc-en-ciel : les verts du *Miljö* aussi présents ici qu'en Allemagne, les modérés bleu-conservateur, les rouges sociaux-démocrates trop gâtés (et à la peine depuis vingt ans), les communistes rose-bon-teint du *Vänsterparti*, le joli minois et la fleur blanche de la jeune Ebba Busch Thor chez les Chrétiens Démocrates. Mais il y avait aussi, hélas, les chemises brunes frontistes à l'air trop doux de Jimmie Åkesson, qui se drapaient dans le drapeau nationaliste trompeur des *Sverigedemokrater* pour combattre l'immigration galopante. Enfin, de petites factions énergisantes et pas forcément représentées au parlement, telles que *Enhet* pour une société plus humaine, *Feministiskt Initiativ* ou l'ode à la femme, *Junilistan* ou liste de juin favorable à l'intégration européenne, le *Sjukvårdsparti* qui voulait promouvoir la santé publique comme enjeu multi partisan numéro un de l'agenda politique, le SPI pour

l'avenir (réduit ?) des retraités, etc. Trop de partis tuent les partis... sauf ici peut-être, car, malgré tout ce foutoir ambiant, il y en avait eu, des avancées sociales, depuis la deuxième guerre mondiale : la Suède constituait un laboratoire expérimental grandeur nature œuvrant pour le bénéfice de toutes les démocraties modernes. Tout cela était mignon, séduisant et très motivant à tous égards, mais aussi tout à fait passionnant pour une journaliste sortie de Sciences Po telle que Loubna.

Lorsque Simonet avait accepté des responsabilités politiques à la DRAC, Loubna avait vu partir son mentor avec regret, d'autant que sa remplaçante, une blondasse imbécilique nommée Kristina Ljunggren, ne réussit jamais à susciter l'engouement et l'émulation de ses ouailles comme le maître lui-même l'avait fait. Ljunggren était surnommée « deux de tension » par les étudiants. Sa mollesse cachait une ambition sans bornes : elle se faisait passer pour MCF (maître de conférences) et recevait les émoluments liés à ce grade universitaire, alors que son plus haut diplôme n'était qu'un mémoire de maîtrise. C'était une anomalie regrettable, mais l'université française recense tant de parasites ! Loubna avait décroché. Le plaisir de pratiquer la langue suédoise n'était plus là.

Dix ans plus tard, par une ironie du sort, elle habitait les beaux quartiers d'Östermalm. Elle était mariée et heureuse dans toutes les sphères de sa vie. Comme prévu, la Harley-Davidson de Poncins avait été livrée à son destin viking. Loubna et Matthieu s'étaient inscrits au Rapido Motorcykelklubb de Stockholm, et avaient déjà participé à trois sorties à moto ce printemps au milieu de *raggare* obsédés par leurs mécaniques. Le paysage était toujours sublime, alternant lacs, verdure, forêt, rochers à fleur de terre, granges et habitations en bois rouge de Falun avec des fenêtres au pourtour blanc : des petites maisons tout droit sorties d'un carnet de croquis de Carl Larsson. On pouvait braver la neige et le froid dans ces intérieurs chauds et cozy !

Ces balades étaient absolument géniales ! Loubna pilotait la Heritage Softail Classic de 2007, et son mari montait derrière elle. En France, cela aurait probablement fait jaser. En Suède, pays progressiste où même les ministres se mettaient en congé paternité, il n'y avait rien de plus normal. C'était un pays très en avance socialement sur le reste du monde, dans lequel quinze pour cent de la population – soit dix millions d'habitants au total – n'étaient pas nés sur le territoire national. Evidemment, un tel afflux de *svartskallar* – littéralement des « crânes noirs » – n'était pas sans poser d'énormes problèmes sur le plan politique. Cependant, la criminalité n'était que rarement le fait de Svenssons s'en prenant à un immigré. Il s'agissait plus volontiers de règlements de compte entre *invandrare* – ces immigrants venus d'ailleurs – sur fond de trafic de drogue. N'en déplaise au parti nationaliste de Jimmie Åkesson, le Suédois moyen, propriétaire d'un appartement en ville, d'une *stuga* à la campagne, de deux voitures et d'un bateau sur le lac ou dans l'archipel, était confortablement repu, à l'image du dernier homme de Hegel. Les immigrés lui rappelaient simplement que la fin de l'histoire n'était toujours pas arrivée à sa porte.

L'esprit de Loubna musardait gaîment sur ces multiples considérations alors qu'elle promenait les jumeaux dans des jardins bien entretenus, derrière la Bibliothèque Royale.

Elle aurait aimé partager son bonheur et toutes ces observations de femme et de journaliste.

Mais où était Colette ?

TAD

Le fils de Colette Peysson était celui qui avait donné l'alerte, non par réflexe professionnel mais par suite de quelque traumatisme d'abandon, réel ou fantasmé, subi durant sa jeunesse. En soi, Tadeusz Wojciechowski savait que la disparition de sa mère ne pouvait être considérée comme inquiétante à ce stade, en tout cas pas selon les conventions de son métier de gendarme. Cependant, les circonstances particulières qui l'avaient précédée lui donnait des motifs réels d'inquiétude. Aussi avait-il pris soin de téléphoner à la plupart des hôpitaux stéphanois, forézien et montbrisonnais, pour savoir si une Colette Peysson ou bien Colette Slivovitz, son nom de jeune fille, avait été admise dans l'un ou l'autre de leurs services. En vain.

Jamais il n'aurait avoué à Khaled ou à Loubna que la raison principale de son désarroi était le fait qu'en quelque quarante ans Colette – pour la première et unique fois – ne lui avait pas souhaité son anniversaire, le 16 mai 2019 ! *Alors, là, non ! Mais pourquoi ?*

Loubna avait appelé de Stockholm et il l'avait entendue chanter – elle et Matthieu, pour être exhaustif sur ce point – « bon anniversaire ! » à son oreille. Il avait reçu d'eux la veille une carte en suédois, arabe, anglais et français avec le même message. Khaled s'était fendu de son SMS habituel : « HB, TW ! ». *Happy Birthday, Tadeusz Wojciechowski !* Ben oui, quoi ! Les ex-, les amis ! *Oui !* Il avait reçu soixante-sept messages sur Facebook. Mais de Colette : rien ! *RIEN !*

.....

Tad avait rédigé SMS sur SMS, laissé message sur message. Jamais sa mère n'avait répondu. Il avait appelé à deux reprises son beau-père, le docteur Bernard Peysson, dans sa

résidence de la Plaine du Forez, près de Poncins et l'avait même rencontré en personne en semaine dans son cabinet de la rue de la République. Le chirurgien n'avait pas vu Colette depuis de longues semaines. Mais cela ne l'étonnait pas *outré mesure*. Peut-être était-elle en Afrique, comme la dernière fois ? *Ça, c'est Colette !*

Ensuite, Tad s'était rendu dans son pied-à-terre stéphanois, rue Bergson. Colette perdait fréquemment ses clefs. Elle en avait laissé un double à son fils. *Très naturel : j'en ai fait de même*. Mais le petit trois-pièces était vide.

Tad jeta consciencieusement les quelques aliments périmés du réfrigérateur, puis se chargea de la petite poubelle nauséabonde dans la cuisine, emmenant le tout à sa suite. Dans la chambre de sa mère, le lit n'était pas fait, le matelas laissé à nu sur le sommier. Même chose dans la chambre d'amis. Les deux armoires cachaient des vêtements de dépannage ou de substitution. Ce qui correspondait à la réalité objective, puisque Colette avait effectivement pris racine au lieu-dit la Queue du Bois, entre Poncins et Montverdun. Avec Bernard. *Mon mari*. Son deuxième mari, pour être exact, quelque trente ans après son premier mariage avec le père de Tad, un mineur ivrogne qui la battait.

La table de travail de sa mère était jonchée de documents épars : visiblement des résultats de recherche pour tel ou tel article ou dossier futur. Tad n'aurait su donner une direction précise à l'ensemble, car les thèmes et les sujets étaient trop diversifiés. La poussière commençait à gagner du terrain, ça et là, notamment sur les rayonnages, dont certains étaient inoccupés. Il se souvint que Colette avait transféré le gros de la troupe, les fonds littérature ou documentaire, dans la maison de campagne. Cet appartement était devenu sa résidence secondaire, d'une certaine manière.

Tad jeta un coup d'œil distrait sur l'imprimante Canon, qui n'était reliée à aucun ordinateur – elle avait donc son portable avec elle. Une feuille était restée droite dans le bac de sortie :

« Statistiques de saisies de drogue dans la Loire au 31 décembre 2018 ». Le tableau était admirablement renseigné. Colette avait probablement une source fiable dans la police, laquelle contrôlait les territoires principaux de distribution : Sainté, les vallées de l'Ondaine et du Gier. Mais le fait que cette feuille ait été laissée pour compte sur ce bureau semblait démontrer son peu d'importance. Il froissa la page et la mit dans le sac en se bouchant le nez.

L'intérêt de sa mère pointait ailleurs. Mais où ?

.....

Tad gara son véhicule personnel – le même Renault Captur qu'il possédait depuis trois ans – dans le parking de la gare de Saint-Etienne Châteaureux, rue Ferdinand. Il était habillé en civil. Il avait débattu la chose intérieurement toute la semaine et conclu, selon l'honnêteté qui le caractérisait, que sa visite à la rédaction du quotidien la Tribune le Progrès, Esplanade de France, était une initiative privée, qui devrait donc se conduire sans uniforme, ou sans aucun titre pour indiquer qu'il travaillait dans la maréchaussée. Khaled lui avait pourtant conseillé de porter au moins une chemisette bleu ciel avec l'insigne officiel cousu sur sa poitrine et le mot *gendarmerie* clairement indiqué dans son dos, sans oublier les brodequins noirs réglementaires aux pieds.

Il se présenta à la réception où une jeune femme un peu vulgaire se limait les ongles tout en répondant au téléphone dans son casque-micro. Son badge d'identification la désignait comme étant : « Cindy », sans nom de famille. Il patienta.

- Oui ? fit-elle en raccrochant.
- Je voudrais voir la rédactrice en chef, s'il vous plaît.
- C'est pourquoi ?
- C'est ma mère, dit Tad lentement.

Pour toute réponse, Cindy éclata de rire.

- Alors ça, ça m'étonnerait ! claironna-t-elle.
- Pardon ?

Tad accusait le coup. D'habitude son charme naturel opérait. Sa colère couvait.

- Vous pouvez dégager le passage, s'il vous plaît ? Vous gênez.

Derrière Tad se tenait un livreur avec une large enveloppe blanche, la visière de son casque levée.

- Excuse-moi, M'siou, dit-il avec un accent venu du bout du monde.

Tad fixa la réceptionniste avec une rage grandissante. Cindy ne broncha pas. Elle était intraitable.

- La cheffe partage sa vie avec une femme, depuis des années. Elles n'ont adopté personne non plus, que je sache. Qu'est-ce que vous avez à redire à ça, beau gosse ?

Tad réfléchit brièvement. Une conclusion s'imposait immédiatement : sa mère était sur zone. Quant à la réputation qu'elle avait acquise à son travail, eh bien c'était une autre affaire.

- Mais... elle est bien là ?
- Ecoutez, vous me faites perdre mon temps, vous ne voyez pas ?

Puis Cindy actionna une touche et se mit à parler à son casque. Tad se retourna, perdu dans ses pensées. Colette Peysson avait sans doute donné des instructions pour que son fils ne puisse la joindre. C'était aussi simple que cela. Finalement il quitta l'entrée, au grand soulagement de Cindy.

Dix minutes plus tard, Tad était de retour, habillé en uniforme de gendarme, calot sur la tête. Il se planta devant

Cindy, ses yeux la fixant sans ménagement et la forçant à lui accorder l'attention qu'il réclamait précédemment.

- Je suis ici pour voir la rédactrice en chef, Mademoiselle. Et je n'ai pas le temps d'attendre.

Cindy faillit tomber de son siège à roulettes, qui se mit à tanguer et rouler. Elle se redressa tant bien que mal, renversant ses talons hauts posés sur le sol derrière le comptoir. Elle était pieds nus.

- Suivez-moi, lui dit-elle dans un souffle.

Cindy conduisit le gendarme jusqu'à l'ascenseur. Arrivés en haut, ils passèrent devant les bureaux des six secrétaires de rédaction des éditions de la Loire et de la Haute-Loire, pour arriver devant un local assez grand : celui de la rédactrice en chef. Une femme d'une cinquantaine d'années se trouvait dans le bureau, le nez chaussé de lunettes de presbyte, penchée sur une table Surface de création numérique, un chignon en bataille sur le haut du crâne.

Colette n'était donc pas dans les murs ? Était-elle partie aux toilettes, peut-être ? se demanda Tad avec le peu d'espoir qui lui restait encore.

- Madame Larrivière, annonça Cindy sur un ton un peu revêche, il y a la gendarmerie pour vous.
- La gendarmerie ? Mais pourquoi ? dit la cheffe en relevant ses lunettes au-dessus de son front.
- Capitaine Tadeusz Wojciechowski, déclina Tad en lui tendant la main. A qui ai-je l'honneur ?
- Sandrine Larrivière, et je suis la rédactrice en chef de ce quotidien, dit la femme sans se démonter. En quoi puis-je vous aider, Monsieur Vautiécovitch ?
- Mais... Ma mère, Colette Peysson, est LA rédactrice en che –
- Non ! Il n'y a qu'une rédactrice en chef ici, et c'est moi.

- Mais... Madame Peysson est –
- ETAIT ! Ecoutez : comme vous le voyez, j'ai beaucoup de travail. Vous êtes le pandore, n'est-ce pas ? Vous venez pour une affaire privée, ou bien pour une affaire, disons... publique ?
- Privée. Non, plutôt les deux, dit maladroitement Tad, qui ne s'attendait pas à un tel accueil.
- Faudrait savoir, mon garçon.
- Publique. Ma mère a disparu.
- Et c'est à vous qu'on a confié l'enquête ? C'est étonnant, ça !
- Justement. Nous ne portons pas le même nom.
- Eh bien, il est temps que votre supérieur hiérarchique le connaisse, votre nom, tout aussi imprononçable qu'il soit. Vous avez une carte de visite ?
- Pas sur moi, mentit Tad.
- C'est étonnant, ça !

Le nom de Larrivière n'était pas inconnu de Tad, qui l'associait plus volontiers à un être veule et généralement subjugué par l'autorité de sa chère maman. Quelle mouche avait piqué l'être renâclant et frémissant qui se tenait devant lui ?

Larrivière se mollifia en constatant l'air penaud du gendarme.

- Votre mère n'est pas là, Capitaine. Si c'est bien elle que vous recherchez, et non la rédactrice en chef ?
- Euh, oui, bredouilla Tad.
- Elle est en mission pour le journal.
- Je ne comprends pas.
- Moi non plus, je n'ai pas vraiment compris.

Larrivière se redressa, les mains sur les reins, et son regard se perdit à l'autre bout du bureau.

- Non pas que je m'en plaigne, poursuivit-elle. A mon âge, j'étais prête à prendre le relais.

Tad attendit patiemment, suspendu à ses lèvres.

- Colette m'a expliqué qu'elle souhaitait se remettre en question. *Il était temps*. Ce sont ses paroles, pas les miennes.
- Elle a demandé sa mutation ?
- Exact. Elle a demandé au patron de reprendre du service d'active, comme vous diriez, vous. C'était il y a environ deux mois, deux mois et demi.
- Et... vous savez que ça impliquait, cette, euh... redirection ?
- Le patron, en haut, sait ça. Moi pas, dit Larrivière d'un air pincé.
- Elle est en France ?
- *A priori*, oui. Dans la région, même. On n'a pas une vocation nationale.
- Vous pourriez me présenter le... patron ?
- S'il était là, oui. Mais il est parti en Namibie. Safari. Photo, je précise.
- Il rentre quand ?
- Dans dix jours, dit Larrivière en vérifiant la date à sa montre.

Tad se mit à réfléchir en ignorant la femme qui remplaçait sa mère, debout devant lui, les reins cambrés, qui se détendait de sa fatigue précédente. Elle lui trouva l'air pitoyable et poussa alors un long soupir.

- Donnez-moi votre 06, dit-elle simplement.

Tad puisa une carte de visite dans son portefeuille. Larrivière s'en saisit sans faire de remarque superflue. Puis elle s'assit à son bureau, où elle se mit à pianoter vivement, sans plus d'égards pour le gendarme.

Tad tourna les talons.

- Hé, attendez !
- Oui ?
- Vous avez rendez-vous avec M. Morangé le samedi 18 juin avant midi. Le lieu et l'heure exacts vous seront communiqués par SMS le matin même. Soyez vigilant. Vous n'aurez pas cette opportunité une seconde fois. Est-ce que c'est clair ?
- Tout à fait. Merci ! dit simplement Tad en souriant, pour la première fois depuis son arrivée au journal.

.....

Tad avait un mauvais pressentiment. Sa mère l'avait habitué à respecter son espace privé. Elle l'exigeait, ce qui ne signifiait pas nécessairement qu'elle était une mauvaise mère. Elle maintenait ses proches à distance mais conservait un souci extrême des liens mère-fils qui les unissaient. Il en était de même pour son mari. Ou pour Loubna, la fille qu'elle aurait aimé avoir. Quand Colette s'était embarquée dans ce voyage au Mali à la recherche de Matthieu Carvalet, moins d'un an plus tôt, elle n'avait pas prévenu son fils, mais son mari Bernard Peysson savait néanmoins dans quelle zone géographique elle se trouvait. Elle prenait régulièrement auprès de lui des nouvelles de Loubna, qu'elle savait très fragile après le viol subi dans les griffes malsaines de Luc Carvalet. Bref, elle n'avait jamais rompu le contact et toujours donné de ses nouvelles de manière plus ou moins régulière, quand les circonstances s'y prêtaient.

Ici, rien de tel et tout l'étonnait.

De sa conversation avec Sandrine Larrivière, il retenait deux choses : 1) Colette bossait, c'était indéniable. Son salaire – de journaliste, de grand reporter ? – continuait de lui être servi. Présomption à vérifier. 2) Selon la nouvelle cheffe, Colette ne se trouvait pas loin de Saint-Étienne. Mais pourquoi, dans ce cas, larguer les amarres de cette façon ? Tad lui avait laissé des dizaines de messages vocaux. Possédait-elle encore son iPhone ? Quand on se trouve en Afrique, ou bien dans un coin reculé de l'Asie ou de la Patagonie, soit. Mais quand on reste dans le département de la Loire ? Jamais ! Quel grand mystère se cachait derrière cette disparition ?

Loubna disait avoir reçu un unique email quelques mois plus tôt, lorsqu'elle lui avait annoncé son mariage. Colette avait-elle été choquée, comme Tad lui-même ? Car cette nouvelle avait pénétré le cœur du capitaine Wojciechowski comme un kriss à la pointe rouillée : une douleur épouvantable que la lame courbe de ce poignard malais avait encore exacerbée. Ce jour-là, il avait téléphoné à Madeleine de Maledent pour lui signifier la fin de leurs fiançailles et l'annulation de leurs épousailles, prévues à la fin de juin.

C'était aussi bien ainsi. Maledent était folle. De plus cette maudite fliquette était plus haut gradée et ne cessait de le rappeler au capitaine. Elle n'était pas militaire, mais peu importe. Sexuellement, elle utilisait Tad comme un punching-ball, allant même jusqu'à le frapper au visage lorsqu'elle jouissait. Madeleine était timbrée. A la maison, dans leur appartement du quartier de Bellevue, elle mettait les pieds sous la table, et se pâmait devant les petits plats mitonnés par son amoureux, sans lui accorder aucun regard. Il l'avait attendue, jusqu'à neuf heures, neuf heures et demie, dix heures ou minuit. Elle dînait, et saisissait son portable pour lire ses nouveaux textos ou courriels. Si elle n'en avait aucun, elle se jetait alors goulûment sur son maître-queux, comme si elle était encore affamée, prenait son plaisir, sans se soucier du sien, et roulait sur le lit pour s'endormir

aussitôt. Tad était malheureux, mais n'avait pas eu la force de se rebeller avant les noces septentrionales de son ex-petite amie, l'amour véritable de sa vie.

KHALED

La nature était belle à l'Ecopôle du Forez, amplement arrosé par les méandres de la Loire et par tous les gourds à graviers qui l'accompagnaient indolemment sur son tracé. Autour de ces retenues d'eau captives du fleuve les champs étaient secs et jaunis, avec des taches rouges pimentant l'horizon, pratiquement jusqu'à l'autoroute : des coquelicots répartis comme un duvet sur les myriades d'épis de blé et d'orge que Khaled admirait tant pour leur vigueur naturelle – de préférence sans pesticides.

Entendant un bruit d'aile au-dessus de lui, il vissa son regard aux jumelles Eurolaser Sagem de la gendarmerie, bien stabilisées sur leur trépied. *Un milan ou une buse, rien d'autre.* Khaled sourit. Il n'allait verbaliser aucun de ces volatiles aujourd'hui. Le soleil était de plomb et il craignait, pour la faune et la flore, cette canicule que l'on annonçait imminente sur le département. Ecrasés de chaleur, les vanneaux, chipeaux, grèbes ou nettes rousses restaient calmement posés sur l'eau et sur les langues de sable affleurant par endroits à cause de la sécheresse, ou bien rêvassaient sur les branches hautes des vorzines, cette végétation anarchique venant réclamer son dû sur les alluvions récentes.

Calé dans le poste d'affût, Khaled passait d'un oiseau à un autre. Les cygnes étaient les plus beaux. Quelquefois l'instrument donnait la vitesse d'un envol. Il aurait aimé prendre des clichés de toutes ces belles plumes, de ces becs et de ces cols pour Fatima et son petit garçon. Son polo bleu clair de gendarme était trempé, mais il souriait toujours. Brusquement, un son clair l'avertit de l'arrivée d'un SMS. Il regarda brièvement son smartphone Huawei.

TAD : Alors ?

Khaled jura dans son souffle. « Sheitan ! » Puis il rangea les jumelles, quitta son poste d'observation et regagna la voiture de gendarmerie, plein de pensées sombres. *Une perte de temps*. Un samedi, en plus ! Au-dessus de sa tête vrombit un Urban Air Lambada de l'Air-Club du Forez qui venait de décoller de l'aérodrome de Chambéon. Il mit le cap sur Magneux-Haute-Rive par la D6, pour rejoindre le lieu-dit la Queue du Bois, sur la commune de Montverdun, en moins de dix minutes.

Le manoir classé de Bernard Peysson était magnifiquement protégé des effets du soleil par de grands arbres centenaires, qui le recouvraient d'un voile clair-obscur comparable à un filet de camouflage. Il y avait aussi six ou sept voitures souffrant en silence de leur parking devant l'édifice, et des rires et des piailleries provenant de la piscine et de son pool house, qui était une maisonnette de bonne taille. Tout ici était magnifié par rapport aux possessions du commun des mortels.

Khaled se dit qu'il allait être difficile de passer inaperçu si le chirurgien cardiaque, mari et compagnon en titre de Colette, recevait ses amis ou bien sa tribu d'enfants et de petits-enfants. Néanmoins il avança bravement, le sourire aux lèvres, en imaginant sa femme et son fils faisant trempette au même instant dans la pataugeoire de 'Forez Aquatic', le stade nautique intercommunal de Feurs.

Vingt personnes étaient massées autour de la pièce d'eau privée – *comment appeler ça autrement ?* – dont une bonne moitié d'enfants. Des éclats d'eau et de rires parcouraient l'air sec. Khaled eut la chance de croiser Bernard Peysson qui s'en revenait vers la maison principale, torse et jambes nus et porteur d'un plateau vide.

- Monsieur Ben Khaled ? Ça, c'est une surprise, dit le chirurgien.
- Je ne suis pas en service commandé, prévint Khaled.

- Quittez-moi donc ce polo, alors ! Et venez donc vous rafraîchir avec nous. Vous voyez, on est en famille...

Les adultes de ladite famille, réunis au bord de l'eau, commençaient à jeter des regards interrogateurs dans leur direction. Khaled baissa brusquement le regard jusqu'à ses pieds, tout en fourrant ses mains dans ses poches, un signe de non-belligérance qui eut visiblement l'heur de satisfaire les fils et les brus.

- C'est que... murmura-t-il lentement.
- Comme vous voudrez. Suivez-moi, alors, lui dit le chirurgien en le prenant par l'épaule.
- Madame Peysson n'est pas là ?
- Non, bien sûr. Sinon vous ne seriez pas là vous-même, n'est-ce pas ?
- C'est vrai.
- Marchons jusqu'à la cuisine. Son fils est vraiment très inquiet ?
- Au-delà de toute mesure sensée.
- J'ai senti ça au téléphone. Il l'est plus que moi, c'est clair. Ce qui ne veut pas dire je ne le sois pas. Vous savez, j'ai compris Colette, ma femme, avant même de l'épouser. J'ai saisi son mode de fonctionnement. J'étais, comment dire...
- Prévenu ?
- C'est cela, oui. Je savais à quoi je m'exposais, en quelque sorte.
- Et vous l'avez épousée quand même.
- C'est cela, oui. L'amour...
- L'amour du risque aussi ?

Peysson éclata de rire.